

Sauver des vies

David Dorais

Number 82, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94682ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2020). Sauver des vies. *L'Inconvénient*, (82), 43–47.

Sauver des vies

ESSAI ÉTRANGER **David Dorais**

Au moment où s'est déclenchée la pandémie, on a vu fleurir, en même temps que les *memes* célébrant le fait que les introvertis se sentaient enfin compris, les moqueries sur tous ces écrivains qui allaient nous inonder de leurs journaux de confinement, méditations de mis-à-demeure et autres *Voyage autour de ma chambre*. De fait, quelques philosophes se sont montrés pressés de réfléchir sur la catastrophe qui frappait la planète. Ainsi, un essai de Slavoj Žižek sur le coronavirus a paru dès le mois de mars 2020, alors que, au Québec, le confinement venait à peine d'entrer en vigueur. Un zèle si empressé chez le philosophe slovène a amené un journaliste du *Guardian* à se demander plaisamment ce qui, du virus ou de la pensée de Žižek, se répandait le plus rapidement. Pour sa part, Bernard-Henri Lévy, abonné lui aussi aux tribunes médiatiques, a attendu juin 2020 pour publier sa propre analyse du phénomène pandémique.

Il est généralement de bon ton de ricaner lorsque le nom de BHL est mentionné. Le personnage est critiqué, c'est le moins qu'on puisse dire, pour son imposture intellectuelle (il jouirait d'une pensée qui ferait piètre figure en regard de son réseau de contacts) et pour son style de vie mondain. Il n'hésiterait pas à

déformer les faits pour servir son propos, à donner son appui à des actions politiques contestables (le renversement de Kadhafi en Libye, par exemple) ou à se montrer insensible au sort des Français miséreux, lui qui déchire sa chemise pour les Bosniaques ou les Bangladais. C'est avec toutes ces préventions en tête que j'ai abordé la lecture de *Ce virus qui rend fou*. Je dois l'avouer : je n'avais jamais lu Bernard-Henri Lévy auparavant et je ne me tiens pas spécialement au courant de ses frasques. J'ai donc voulu me concentrer sur sa pensée, sur elle seule, sans céder au mépris que suscite sa réputation de bellâtre superficiel.

Ce faisant, j'ai découvert une œuvre qui, si elle est courte et n'avance aucune idée qui soit renversante d'originalité, développe un propos solide, éclairé, présentant une largeur de perspective et une variété de points de vue des plus louables. Pour tout dire, la lecture de cet opuscule s'avère très agréable et intellectuellement stimulante. Bernard-Henri Lévy offre ce qui, à mon avis, constitue le meilleur de la philosophie française, c'est-à-dire une rigueur dans la pensée conjugée à un allant dans le style, mariage de Descartes (la méthode) et de Buffon (« Le style, c'est l'homme »). Son écriture parvient à naviguer habilement

entre les écueils du jargon, de la sécheresse et de l'esbroufe. Ne dédaignant pas les effets de toge, il s'abstient toutefois de faire de la haute voltige dans le seul but d'épater la galerie. Il affectionne particulièrement les longues énumérations, dont il use parfois de manière vitriolique pour descendre en flammes ses adversaires, comme lorsqu'il s'en prend à ce « peuple de diététiciens, de prophylarques, de végétocrates, d'écocrates, [de] surveillants généraux de nos terriers, de nos appartements traçables et gouvernés par le gros Gafa qui feint de s'appeler "Siri" pour mieux nous faire rêver de l'Orient ». Il y a quelque chose de revigorant dans cette énergie de l'indignation, qui ne craint pas de penser contre la bien-pensance et de prendre à rebrousse-poil certains consensus que l'urgence de la pandémie a fait embrasser avec enthousiasme. N'est-ce pas ce que l'on attend d'un intellectuel ?

Réglons d'abord certains détails. Bernard-Henri Lévy se met-il outrageusement en scène, comme on le lui reproche parfois ? Pas tant que ça. Oui, il parle de ses voyages, mentionnant qu'il s'est trouvé en Namibie, au Bangladesh ou dans un camp de réfugiés sur l'île de Lesbos, impliqué dans des enquêtes journalistiques. Mais ces mentions servent son propos. Elles n'ont pas tant pour but de le faire briller que de rappeler des situations que la peur du virus a éradiquées de notre conscience. Et est-il un faussaire philosophique, cachant sa vacuité derrière des feux d'artifice ? Encore là, pas vraiment. Il est vrai que son prologue m'a inquiété : en quelque dix pages, il cite Ernst Jünger, Victor Hugo, José Saramago, Michel Foucault, Étienne de La Boétie, René Girard, Jacques Lacan et Bertolt Brecht. Sans qu'aucune de ces références s'avère utile. Je me suis dit qu'il fallait vraiment sentir sa pensée vulnérable pour avoir besoin de s'entourer d'autant de maîtres, et que j'aurais bien du mal à finir son livre si ça continuait comme ça. Mais le débit du *name dropping* diminue à mesure qu'on avance dans l'ouvrage, et le philosophe (que l'on s'étonne d'avoir trouvé si peu sûr de lui) gagne assez de confiance pour se risquer à penser par lui-même.

La seule citation pertinente du prologue est incidemment la seule qui ne provienne pas d'une de ces figures tutélaires dont il est toujours commode de se réclamer. L'essayiste rapporte les paroles de Rudolf Virchow, médecin allemand de la fin du 19^e siècle,

père de l'anatomie pathologique, qui déclarait : « Une épidémie est un phénomène social qui comporte quelques aspects médicaux. » C'est dans cette perspective que l'auteur entend aborder le phénomène du coronavirus : comme une infection qui s'attaque aux principes et aux idées encore plus qu'aux organismes biologiques. En effet, le philosophe considère que des conceptions précieuses ont été mises à mal durant l'événement qu'il nomme la « Première Peur mondiale ». L'expression peut avoir l'air ronflante, destinée à conférer importance et gravité au sujet dont on traite, mais elle souligne bien le caractère inouï d'un événement où la panique induite par la nouvelle peste semble avoir pris le dessus sur des vérités et des valeurs qui jusque-là avaient tenu bon.

Bernard-Henri Lévy, en bon disciple de Foucault et de Molière, s'attaque d'abord aux médecins. Jamais, remarque le philosophe, on n'avait vu le pouvoir médical prendre autant d'ascendant sur les populations. Jamais on n'avait vu les politiciens si soucieux de brandir la médecine tel un sauf-conduit, comme s'ils avaient eu besoin de donner une caution scientifique, voire morale, à leurs décisions ; l'Europe et les États-Unis sont cités dans le livre, mais on peut aussi bien penser au couple Legault-Arruda chez nous. D'un point de vue foucaldien, la pandémie a clairement marqué une avancée majeure dans le renforcement du biopouvoir, ce contrôle des corps par une alliance du politique et du médical. Les sociétés se sont jetées dans les bras de leurs sauveurs en sarraus, qui ne demandaient pas mieux, comme n'importe quel groupe social, que d'accroître leur influence. Pourtant, souligne l'essayiste, malgré l'aura de neutralité, d'objectivité et de vérité qui pare la médecine, cette dernière est toujours incertaine, la réfutabilité constituant le fondement du modèle scientifique. On est donc loin d'une « communauté » qui parlerait d'une même voix et dont il s'agirait de suivre aveuglément les préceptes indubitables.

Devant des individus qui examinent des cas et posent des diagnostics dans une perspective purement biologique, il convient, plaide Lévy, qu'un pouvoir politique fort sache laisser la place aux scientifiques sans aller jusqu'à leur céder les rênes du gouvernement. Seuls les politiciens ont la légitimité et (théoriquement) la profondeur de vue nécessaire pour imposer des lois qui contraignent les corps. La pandémie a

entraîné le vacillement momentané de la République, s'inquiète le penseur, et celle-ci a été tentée de confier la gestion du bien commun à des docteurs, et par conséquent de mettre des « apprentis sorciers » au poste de commande.

Outre les médecins, l'une des cibles préférées du philosophe est les bien-pensants, les moralisateurs, tous ces « jvouslavais-biendistes », comme il les appelle, qui ne demandent pas mieux, en temps de crise, que de se précipiter sur leur goupillon pour le tremper dans le bénitier du prêchi-prêcha et en asperger les foules à convertir. Prophètes bibliques, ils doivent être écoutés : que ceux qui ont des oreilles entendent ! Lévy voit dans ces sermonneurs des opportunistes qui cherchent à tirer profit des malheurs du monde pour faire avancer leur cause. Il en a ainsi contre la droite religieuse (américaine ou française) qui a jugé la pandémie comme étant le fruit de nos turpitudes, le signe d'une malédiction divine punissant la légalisation de l'avortement et du mariage gay.

Mais les doctrinaires religieux constituent une cible facile, qui risque de dérober à notre vue des prédicants plus dangereux, selon Lévy. Ce qu'il vise, c'est la gauche écologiste. Bien qu'il se dise lui-même soucieux de l'environnement et qu'il considère les changements climatiques comme un problème urgent à régler, il a été horripilé par les gens qui se sont réjouis de l'apparition du virus, y voyant une réaction défensive de Mère Nature contre un envahissement excessif, et en conséquence une occasion formidable de modifier nos manières d'agir. Dans sa critique, l'essayiste opère un renversement astucieux. Pour lui, l'éclosion de la maladie n'a pas été causée, comme l'ont prétendu certains environmentalistes, par l'*hybris* technoscientifique qui ravage la nature et ne sait plus où s'arrêter ; c'est plutôt l'inverse. Rappelant les différentes pestes vécues par l'Occident (de l'Antiquité au Moyen Âge), il écrit : « Il n'est pas nécessaire d'être savant pour noter que les virus y furent, chaque fois, et à tout prendre, l'arme d'un crime de la nature contre les hommes davantage que le signe de la violence faite par les hommes à la nature. »

La conception métaphysique que critique Lévy est celle selon laquelle « rien n'arrive pour rien », comme certains se le font tatouer sur l'épaule à côté d'un ange qui pleure ou d'un cœur brisé. C'est l'idée que la nature veut communiquer avec nous ; plus préci-

sément, dans le cas qui nous occupe, l'idée que le virus avait un message à nous livrer. Le mal est absurde, argumente le philosophe : il ne « parle » pas. Un virus, c'est stupide et aveugle, ça ne raconte pas d'histoire. Un virus, c'est l'un des multiples signes que la nature se fiche de l'humanité, qu'elle suit son cours inhumain sans chercher à nous plaire ou à nous punir, et certainement sans chercher à nous transmettre une révélation. S'il y a attentat, ce n'est pas celui, immoral, de l'homme contre la nature, c'est celui, amoral, de la nature contre l'homme. Prêter des intentions à la nature revient à l'utiliser comme une marionnette pour mettre de l'avant un programme politique : « Donner un sens à ce qui n'en a pas et faire parler ce hors-sens qu'est l'indicible de la souffrance des hommes est l'une des sources, au mieux, de la psychose, au pire, du totalitarisme. »

Autre réaction populaire qui a hérisé cet observateur de la société : le fait de se réjouir du confinement, vu comme l'occasion rêvée de pratiquer l'introspection, de renouer avec la simplicité de la vie quotidienne et du soi débarrassé des oripeaux sociaux. Dans une autre de ses envolées, il emprunte ironiquement au vocabulaire religieux pour vitupérer ces « confits en confinement », ces « pascaliens du dimanche », ces « repentis du divertissement s'émerveillant d'un vieux peignoir et d'espadrilles ». Mais qu'a-t-il donc à reprocher aux gens qui voulaient profiter de l'arrêt temporaire du monde pour opérer un retour vers eux-mêmes ? Il leur reproche deux choses. D'abord, prétendre « revenir à l'essentiel » par la grâce de l'enfermement, c'est se montrer insensible envers ceux qui ont été exilés ou mis à demeure à cause de leurs opinions politiques ; car enfin, le confinement, au sens premier du terme, désigne tout de même une réclusion forcée et punitive, dont certains ont souffert dans l'injustice. Embrasser le confinement, c'est aussi faire affront aux pauvres, aux sans-papiers, aux migrants, à tous ceux qui n'ont pas d'endroit où se loger, ou dont le logement est si misérable qu'ils ne rêvent que d'en sortir.

Ensuite, se délecter de l'isolement va à l'encontre du métier d'homme, qui est politique et cosmopolite. La nature et la dignité de l'être humain l'amènent à se tourner vers son semblable. Se contenter de soi – et que de soi – revient à cultiver une solitude de mauvais aloi. De manière intéressante, le philosophe voit dans la distanciation sociale, et encore plus dans le port du masque, une rup-



ture avec l'éthique du visage de Levinas, selon qui le visage que m'offre l'étranger, la vulnérabilité de ce visage, m'appelle à une responsabilité infinie envers lui.

Lévy consacre aussi quelques pages à analyser cette même dialectique du soi et de l'autre dans la pensée juive. Il compare les paroles recueillies dans le Talmud, examinant ce qu'on y dit de l'isolement. Il cite notamment la phrase célèbre du rabbin Hillel, qui semble justifier l'attention portée à soi-même : « Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? » Mais il rappelle la suite de la phrase : « Si je ne suis *que* pour moi, *que* suis-je ? » Je deviens un être terne, éteint, mort. Le souci de soi est essentiel, mais il ne constitue qu'une étape ; se repaître d'individualisme et s'arrêter là nous enferme dans une sorte de tombeau. De même, la *hitbodedut*, repli sur soi comparable au confinement des Hébreux d'Égypte lorsque sévissait la plaie qui frappait les premiers-nés, est recommandée par Rabbi Nahman de Breslav, mais comme expérience temporaire, qui doit déboucher sur l'horizon de la splendeur du monde et sur le pèlerinage vers ses frères et sœurs.

La critique du confinement par Lévy représente sans doute l'élément le moins intéressant de tout l'essai. En effet, peu de gens songeront à défendre bec et ongles le droit à un égocentrisme étriqué ; tout le monde est contre l'individualisme. Il n'y a donc pas grand mérite à le combattre. De plus, le désir de se centrer sur soi-même ne s'oppose pas nécessairement à l'altruisme et au dévouement : on peut très bien pratiquer les deux. Cette portion de l'argumentation est donc la plus faible. Par contre, le recours à la pensée juive est l'aspect que j'ai trouvé le plus stimulant dans le livre de Bernard-Henri Lévy. J'ai découvert un univers de réflexions et une manière d'argumenter, scolastique mais encore vivante, qui consiste à comparer les paroles de personnes considérées comme sages et à s'interroger sur leur signification.

Le philosophe se tourne d'ailleurs de nouveau vers la pensée juive lorsqu'il examine une mystérieuse formule du Talmud, venant de Rabbi Yehuda : « Le meilleur des médecins ira en enfer. » Déclaration paradoxale. Qu'est-ce à dire ? Pendant quatre pages, l'auteur met en confrontation les diverses interprétations qui en ont

été faites. Il parvient à la conclusion que même le meilleur médecin mérite d'aller en enfer, car il s'occupe uniquement du corps, et que la restriction de l'existence à son versant biologique, organique, charnel équivaut à une descente dans la géhenne. Cette analyse marque la dernière partie de l'essai, où l'auteur se questionne sur l'injonction, omniprésente durant la pandémie, à « sauver des vies ». La fin de l'ouvrage correspond incidemment au moment où Lévy abandonne la critique pour plutôt promouvoir les valeurs qu'il veut défendre. Entendons-nous, un intellectuel ne doit pas à tout prix être constructif. Je ne suis pas de ceux qui adresseraient à un penseur le reproche si commun : « Il critique, il critique, mais il n'apporte aucune solution ! » Pour moi, on peut se montrer totalement pessimiste et encore faire œuvre utile. Mais le fait est que les deux derniers chapitres de *Ce virus qui rend fou* sont l'occasion pour Lévy de faire un réquisitoire en faveur de certains principes, malmenés et menacés, selon lui, par la crise sanitaire.

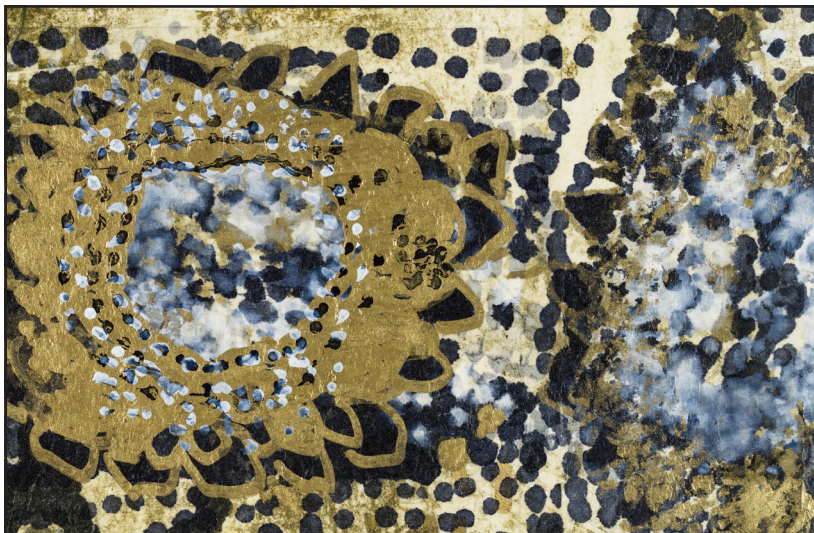
« Sauver des vies », a-t-on dit. Mais *quelle vie* ? Une vie limitée à celle du corps, de la chair, la vie qui consiste à maintenir intactes les fonctions biologiques ? Préserver la santé, oui, mais à quel prix ? La vie n'est plus la vie, déclare l'essayiste, quand on la dépouille de tous les éléments qui font son humanité : la lecture, l'accès libre à des lieux de méditation (parcs ou églises), la vie privée, le contact bienveillant avec les malades, le respect des vieillards, le droit à une mort digne. Le confinement des corps dans les logements par souci prophylactique en cache un autre, plus grave : le « confinement qu'est la vie à l'état natif ». Protéger notre état biologique en sacrifiant ce qui a été développé au fil des siècles pour permettre d'en sortir ouvre pour nous, craint Lévy, une ère d'animalisation et de domesticité. Le troupeau humain ne voyant pas plus loin que son carré d'herbe.

« Sauver des vies », a-t-on encore dit. Mais *quelles vies* ? Celles de tous ? Ou seulement celles des riches ? Car la pandémie a été l'occasion d'une disparition presque complète, dans nos médias, des problèmes mondiaux, dont l'auteur dresse une longue liste. Le monstre de l'indifférence aux malheurs humains, déjà difficile à repousser en temps normal, a ainsi eu le

champ libre pour triompher. On a pu s'apercevoir que la solidarité, la bonté, le sacrifice, l'abnégation, la fraternité ne concernaient qu'un nombre très restreint de personnes, nos semblables, notre clique : « Quand on en venait, non pas à "des" vies (ah ! l'infamie de cet indéfini !), mais à ces vies-ci (celles de Lesbos, du Bangladesh et, tout autant, des journaliers sans emploi que la mise à la diète mondiale commençait de jeter dans les rues de Mexico, du Caire ou de Caracas et dont le divers des souffrances ne pouvait se réduire dans la solution d'un nom de virus), tout cela, oui, avait pour revers un égoïsme de fer. » Bernard-Henri Lévy interprète cet égoïsme comme un signe du déclin des valeurs démocratiques et humanitaires qui sont le propre de l'Europe et qui doivent prévaloir. À une époque où, dans le discours occidental, tout ce qui est occidental est frappé d'anathème, on se prend à sursauter de voir un penseur vanter des valeurs européennes aussi bien que vanter des valeurs européennes.

Il termine d'ailleurs son livre en retournant à la langue latine. Notre but à tous n'est-il pas de mieux vivre dans le monde ? Or, le mot *mundus*, en latin, a deux sens. L'un est celui de « netteté », de « propreté », de « salubrité » (le contraire d'*immonde*). Rien de choquant, tout est poli, respectable. À la trappe, la maladie, la pauvreté, cachez ces horreurs qu'on ne saurait voir. L'autre acception est celle de « monde » dans un sens englobant : le monde qui embrasse aussi bien l'espoir, la bonne volonté et l'humanité que les plaies, les crimes et le totalitarisme. Non pour célébrer ces maux, au contraire pour tâcher de les repousser, mais en admettant lucidement leur présence, en reconnaissant même l'attrait qu'ils exercent, en sachant que le vrai virus, celui de la peste morale qui entraîne plus de souffrance pour toute l'humanité, se combat dans le face-à-face, même si ce que l'on voit nous dégoûte, dans l'acceptation de l'existence du mal, et non dans sa suppression pudique, le fantasme hygiénique et aseptisé d'un monde sans tare. On ne pourra qu'être d'accord. ■

CE VIRUS QUI REND FOU
Bernard-Henri Lévy
Grasset, 2020, 104 p.



Catherine Farish, *Lockdown - Day 3* (détail), 2020



Marie-Eve Beaulieu, *Broyer du territoire 03* (détail), 2020

L'artiste remercie le Conseil des arts du Canada pour son soutien.

Imprévisible
Catherine Farish

Matières brutes
Marie-Eve Beaulieu

Jusqu'au 24 octobre 2020

G A L E R I E
S I M O N
B L A I S

5420, boulevard Saint-Laurent | local 100 | Montréal | 514.849.1165

www.galeriesimonblais.com



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts